

## « Rêver les étoiles »

lecture et chant à l'occasion de l'exposition  
« À ciel ouvert » de Sylvie Lander  
Dimanche 19 septembre à 15 heures  
église protestante Saint Pierre le Jeune

### TEXTES

« Avant toute chose l'Espace  
Puis le Temps se fixe à son tour  
Avec les éléments  
La mise en place  
L'action l'ordre des choses  
À venir  
Tout est prêt pour les nombreuses  
Répétitions et séances et pour  
Le Final  
Dès la première particule  
Plus rien ne fut vierge  
Et tout devint phénomène  
Combinaison

L'ouvert se fit jour  
À travers l'obscur

Et le monde prit fait et cause

L'éternité s'effondra  
Dès la première salve  
Nucléaire »

« *Le ciel et son fantôme* » (extrait), André Verdet

« Des univers de scharl, de quartz, de serpentine,  
Des cosmos de graphite et des feux de feldspath,  
De sodium, de gneiss, d'argent et de grenat.  
Chacun a ses rayons, ses teintes colorées  
De la pourpre solaire aux lueurs azurées.  
Les blancs charbons ardents sont faits de diamants,  
Ces diamants soleils brûlent des cent mille ans ;  
Les astres d'or sont teints d'une flamme verdâtre.  
Ils brûlent tous, ils ont l'immensité pour âtre.  
Et l'effroyable, intense, immortel brûlement  
Fait la vie et la mort, la joie et le tourment.  
Algol, l'Hydre, Méduse et l'étoile Céphée  
Sont des astres tournants éclairant par bouffée  
Comme sur les écueils les phares de la nuit »

« *La genèse universelle* » (extrait), Strada

« Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent.

Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? »

*« Les Pensées » Chapitre XII, Blaise Pascal*

« Quelque part dans l'espace c'est  
Quelque part en nous-mêmes comme  
Au travers du milliardième  
Trou d'une aiguille

L'horloge cosmique  
Ni n'avance ni ne retarde  
Même si  
Un milliardième de seconde  
Lui échappe parfois  
Pour nous donner  
Signe de vie

Le grand Espace  
Ne s'entrevoit encore  
Que par une fente étroite »

*« Le ciel et son fantôme » (extrait), André Verdet*

« Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces honneurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption. »

*« Les Pensées » Chapitre XII, Blaise Pascal*

« L'homme  
Fils de la Terre on le sait  
Petit-fils de l'Étoile on l'oublie  
L'homme  
En quelle masse  
Se condenserait-il  
À son tour

Reprendre graine

Le monde tel que nous l'avons  
Nous-mêmes imaginé  
Conçu composé  
Ce monde survivrait-il  
Aux aléas et à la chute  
De la PENSÉE

Nous sommes sur le pont  
Figurants d'une énigme  
Oublieux du péril et faisant  
Parfois des gestes dangereux

Nous regardons les étoiles  
Elles nous rassurent

Et nous repartons  
Tranquilles  
Entre les deux parenthèses

D'un cataclysme »

« *Le ciel et son fantôme* » (extrait), André Verdet

« Le soleil était là qui mourait dans l'abîme.  
L'astre, au fond du brouillard, sans air qui le ranime,  
Se refroidissait, morne et lentement détruit.  
On voyait sa rondeur sinistre dans la nuit ;  
Et l'on voyait décroître, en ce silence sombre,  
Ses ulcères de feu sous une lèpre d'ombre.  
Charbon d'un monde éteint ! flambeau soufflé par Dieu !  
Ses crevasses montraient encore un peu de feu,  
Comme si par les trous du crâne on eût vu l'âme.  
Au centre palpait et rampait une flamme  
Qui par instants léchait les bords extérieurs,  
Et de chaque cratère il sortait des lueurs  
Qui frissonnaient ainsi que de flamboyants glaives,  
Et s'évanouissaient sans bruit comme des rêves.  
L'astre était presque noir. L'archange était si las  
Qu'il n'avait plus de voix et plus de souffle, hélas !  
Et l'astre agonisait sous ses regards farouches.  
Il mourait, il luttait. Avec ses sombres bouches  
Dans l'obscurité froide il lançait par moments  
Des flots ardents, des blocs rougis, des monts fumants,  
Des rocs tout écumants de sa clarté première ;  
Comme si ce géant de vie et de lumière,  
Englouti par la brume où tout s'évanouit,  
N'eût pas voulu mourir sans insulter la nuit

Et sans cracher sa lave à la face de l'ombre.  
Autour de lui le temps et l'espace et le nombre  
Et la forme et le bruit expiraient, en créant  
L'unité formidable et noire du néant.  
Le spectre Rien levait sa tête hors du gouffre. »

*« La fin de Satan » (extrait), Les poèmes barbares, Victor Hugo*

« Et l'homme est arrivé jusque-là

Des millénaires de marche  
Un pied devant l'autre

Plus loin que la tortue  
Et que l'oiseau  
Transportant avec lui  
Ses rêves et ses puces

Et l'homme est arrivé jusque-là

Levant toujours un bras  
Plus haut que l'autre

Encore il lui reste  
Beaucoup à parcourir  
Des déserts à joindre  
Longtemps à se poser  
Des questions et à se faire  
Des réponses à lui-même

La chenille répète  
Toujours le même chemin  
La fourmi et l'abeille  
Ont mené à terme  
Leur vertu créative

Mais l'homme ira plus loin  
Surmontant ses arrêts  
Devant lui sa pensée »

*« Le ciel et son fantôme » (extrait), André Verdet*

« Écoutez !  
Si on allume les étoiles  
alors – c'est donc utile à quelqu'un ?  
Alors – quelqu'un exige qu'elles existent ?  
Alors – quelqu'un les nomme perles ces petits machins ?  
Et forçant  
les tourbillons de poussière au zénith,  
il fonce vers Dieu,  
craint d'être en retard, pleure,  
baise sa main noueuse, demande  
qu'il y ait une étoile tôt ou tard ! – ,  
jure  
que vivre sans étoiles l'épuise.  
Et après

le voilà dans les alarmes, mais l'air tranquille.  
Il arrête un passant :  
«Dis, maintenant ça va ? tu n'as plus peur ?  
Non ?!

Écoutez !  
Si on allume  
les étoiles  
alors – c'est donc utile à quelqu'un ?  
Alors il est indispensable  
que chaque soir  
au-dessus des toits  
s'illumine au moins une étoile ? »

*« Écoutez », Vladimir Maïakovski*

« La Nuit m'appellerait-elle

Je sors observe les astres  
Ils gravitent à la cime  
D'un équilibre ils gravitent à la cime  
D'un danger

Leur ordre est fait d'explosions  
Leur vérité est en eux-mêmes  
Fulminante

Je ferme les yeux m'imagine  
En moi-même l'illimité

Je rouvre les yeux tâte mon pouls m'imagine  
Mon sang dans son circuit

Sommes-nous accordés  
Au système à ce qui bat  
À l'ordre qui nous sidère

Je marche le regard haut levé

Nos yeux seront-ils accordés  
À l'éclat des étoiles  
Le cœur à leurs pulsions  
Nos songes à leur destinée

De concert

Le regard des étoiles  
Interroge nos possibilités  
De les atteindre  
Par l'esprit et par le cœur  
Avant que la science  
N'oblige

Le regard des étoiles  
Interroge nos possibilités  
De les atteindre  
Par l'esprit et par le cœur

Avant que la science  
N'oblige »

*« Le ciel et son fantôme » (extrait), André Verdet*

« Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses  
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Les démons du hasard selon  
Le chant du firmament nous mènent  
À sons perdus leurs violons  
Font danser notre race humaine  
Sur la descente à reculons »

*« Voie lactée » (extrait) Guillaume Apollinaire*

« Dr Starnabàuim  
a àlter Bàuim  
àm steiwiga Waj  
treimt  
in sim Herbscht  
vo Blüama  
un Starna

dr Waj  
àm Wàld entlàng  
treimt  
vo Vejel  
wo uff da Aschter  
bliaiha

In dr Nàcht  
komma die Starna  
wo àm Himmel wàchsa  
wia tàuisig Gigerle Eigeler  
wia tàuisig Bliamele  
im Bàuim  
Frindschàft  
bringa

Un dr Waj  
lachelt  
unterem Gsàng  
vo da Starna

Un isch dini Rind  
nà a so àlt  
un sin dini Waj  
nà a so steiwig

Wenn hunderti  
vo Blüama  
in dina Hand

bliaiha  
wia Starna  
àm Himmel

so bliibt  
din Harz éwig jung »

*« Büewespréng », Gérard Leser*

« Ici l'univers est à l'abri dans la profonde température de l'homme  
Et les étoiles délicates avancent de leurs pas célestes  
Dans l'obscurité qui fait loi dès que la peau est franchie,  
Ici tout s'accompagne des pas silencieux de notre sang  
Et de secrètes avalanches qui ne font aucun bruit dans nos parages  
Ici le contenu est tellement plus grand  
Que le corps à l'étroit, le triste contenant...  
Mais cela n'empêche pas nos humbles mains de tous les jours  
De toucher les différents points de notre corps qui loge les astres,  
Avec les distances interstellaires en nous fidèlement respectées.  
Comme des géants infinis réduits à la petitesse par le corps humain,  
où il nous faut tenir tant bien que mal,  
Nous passons les uns près des autres, cachant mal nos étoiles, nos vertiges,  
Qui se reflètent dans nos yeux, seules fêlures de notre peau.  
Et nous sommes toujours sous le coup de cette immensité intérieure  
Même quand notre monde, frappé de doute,  
Reculé en nous rapidement jusqu'à devenir minuscule et s'effacer,  
Notre cœur ne battant plus que pour sa pelure de chair,  
Réduits que nous sommes alors à l'extrême nudité de nos organes  
Ces bêtes à l'abandon dans leur sanglante écurie. »

*« La fable du monde » (extrait), Jules Supervielle*

« Je suis homme : je dure peu  
et la nuit est énorme.  
Mais je regarde vers le haut :  
les étoiles écrivent.  
Sans comprendre je comprends :  
je suis aussi écriture  
et en ce même instant  
quelqu'un m'épelle. »

*« Hommage à Claudius Ptolémé », Octavio Paz, tiré de Collected Poems*

« De tous ses yeux la créature  
voit l'Ouvert. Seuls nos yeux  
sont comme retournés et posés autour d'elle  
tels des pièges pour encercler sa libre issue.  
Ce qui est au-dehors nous ne le connaissons  
que par les yeux de l'animal. Car dès l'enfance  
on nous retourne et nous contraint à voir l'envers,  
les apparences, non l'ouvert, qui dans la vue  
de l'animal est si profond. Libre de mort.  
Nous qui ne voyons qu'elle, alors que l'animal  
libre est toujours au-delà de sa fin :

il va vers Dieu ; et quand il marche,  
c'est dans l'éternité, comme coule une source.  
Mais nous autres, jamais nous n'avons un seul jour  
le pur espace devant nous, où les fleurs s'ouvrent  
à l'infini. Toujours le monde, jamais le  
Nulle part sans le Non, la pureté  
insurveillée que l'on respire,  
que l'on sait infinie et jamais ne désire.  
Il arrive qu'enfant l'on s'y perde en silence,  
on vous secoue. Ou tel mourant devient cela.  
Car tout près de la mort on ne voit plus la mort  
mais au-delà, avec le grand regard de l'animal,  
peut-être. Les amants, n'était l'autre qui masque  
la vue, en sont tout proches et s'étonnent...  
Il se fait comme par mégarde, pour chacun,  
une ouverture derrière l'autre... Mais l'autre,  
on ne peut le franchir, et il redevient monde.  
Toujours tournés vers le créé nous ne voyons  
en lui que le reflet de cette liberté  
par nous-même assombri. À moins qu'un animal,  
muet, levant les yeux, calmement nous transperce.  
Ce qu'on nomme destin, c'est cela : être en face,  
rien d'autre que cela, et à jamais en face.  
S'il y avait chez l'animal plein d'assurance  
qui vient à nous dans l'autre sens une conscience  
analogue à la nôtre – , il nous ferait alors  
rebrousser chemin et le suivre. Mais son être  
est pour lui infini, sans frein, sans un regard  
sur son état, pur, aussi pur que sa vision.  
Car là où nous voyons l'avenir, il voit tout  
et se voit dans le Tout, et guéri pour toujours.  
Et pourtant dans l'animal chaud et vigilant  
sont le poids, le souci d'une immense tristesse.  
Car en lui comme en nous reste gravé sans cesse  
ce qui souvent nous écrase, – le souvenir,  
comme si une fois déjà ce vers quoi nous tendons  
avait été plus proche, plus fidèle et son abord  
d'une infinie douceur. Ici tout est distance,  
qui là-bas était souffle. Après cette première  
patrie, l'autre lui semble équivoque et venteuse.

Oh ! bienheureuse la petite créature  
qui toujours reste dans le sein dont elle est née ;  
bonheur du moucheron qui au-dedans de lui,  
même à ses noces, saute encore : car le sein  
est tout. Et vois l'oiseau, dans sa demi-sécurité :  
d'origine il sait presque l'une et l'autre chose,  
comme s'il était l'âme d'un Étrusque  
issue d'un mort qui fut reçu dans un espace,  
mais avec le gisant en guise de couvercle.  
Et comme il est troublé, celui qui, né d'un sein,  
doit se mettre à voler ! Comme effrayé de soi,  
il sillonne le ciel ainsi que la fêlure  
à travers une tasse, ou la chauve-souris  
qui de sa trace raie le soir en porcelaine.  
Et nous : spectateurs, en tous temps, en tous lieux,  
tournés vers tout cela, jamais vers le large !  
Débordés. Nous mettons de l'ordre. Tout s'écroule.



Nous remettons de l'ordre et nous-mêmes croulons.  
Qui nous a si bien retournés que de la sorte  
nous soyons, quoi que nous fassions, dans l'attitude  
du départ ? Tel celui qui, s'en allant, fait halte  
sur le dernier coteau d'où sa vallée entière  
s'offre une fois encor, se retourne et s'attarde,  
tels nous vivons en prenant congé sans cesse. »

*« Huitième Élégie de Duino », Rainer Maria Rilke*